

Édition

PAR ISABEL CONTRERAS



APPELEZ MON AGENT (LITTÉRAIRE)!



Longtemps ostracisés par les éditeurs, les agents littéraires français gagnent en visibilité et en légitimité. Anciens éditeurs, directeurs de droits, apporteurs d'affaires... Les agents font désormais partie d'une chaîne du livre où la relation auteur-éditeur tend à se fragiliser en raison de la concentration éditoriale.

De gauche à droite :
Christophe Ledannois (Quelle belle histoire), Daniela Bonerba (Bonerba.com), Catherine Nabokov (agence Catherine Nabokov), Mark Kessler (Susanna Lea Associates), François Samuelson (Agence Intertalent), Ariane Geffard (Ariane Geffard Agence littéraire), Pierre Astier (Astier-Pécher literary agency), Marie Lannurien (Books and More agency), Laure Pécher (Astier-Pécher literary agency) et Karine Lanini (agence littéraire Kalligram).

OLIVIER DION

Ce sont les talents de la rentrée littéraire 2021 : Jean-Baptiste del Amo, Cécile Coulon, David Diop, Mathieu Palain, Clara Ysé ou Denis Michelis. Écrivains confirmés comme primo-romanciers, ils posent sur les couv' des *Inrocks*, du *Figaro*, figurent sur les listes des grands prix, brillent grâce à leur maison d'édition mais aussi au travail non moins estimable de leur agent littéraire : cette figure de l'ombre qui prend aujourd'hui la lumière. « *Mon agente a fait le pont entre mon premier texte et le monde de l'édition*, raconte le lauréat du Booker Prize 2021, David Diop, à propos de Magalie Delobelle (So far so good agency). *C'est son professionnalisme, sa précision et surtout son amour pour la littérature qui m'ont plu chez elle. C'est sa sincérité qui m'a convaincu.* »

LA FIN D'UNE EXCEPTION FRANÇAISE ?

N'en déplaise aux éditeurs, qui ne les voient pas toujours d'un bon œil, les agents littéraires sont devenus incontournables, un nouveau maillon de la chaîne du livre. Cette profession, incarnée jusqu'ici par une poignée de personnalités comme François Samuelson, protecteur de Michel Houellebecq et d'Emmanuel Carrère, ou Susanna Lea, l'agente de Marc Levy, s'est développée au point de devenir une réalité. Ils filtrent la production, biberonnent les écrivains et dénichent des talents, moyennant environ 10 à 15 % de commission. On estime leur nombre, faute de recensement exhaustif, à une soixantaine. Anciens éditeurs pour la plupart mais aussi ex-direc-

L'enquête Les agents littéraires



OLIVIER DION

Ex-directrice littéraire de Notabilia, Brigitte Bouchard a lancé en avril son agence littéraire.



DR

Gisèle Sapiro : « À partir des grands mouvements de concentration et de fusion-acquisition dans l'édition, beaucoup d'éditeurs et d'éditrices licencié(e) s se reconvertissent dans le métier d'agent. »



OLIVIER DION

« Nous sommes des partenaires, pas des fous furieux obsédés par les à-valoir et la négociation des paliers », explique Pierre Astier, un historique du métier.

« LES AGENTS ACCÉLÈRENT DE FAIT LA CONCURRENCE ENTRE LES MAISONS D'ÉDITION. »
JULIETTE JOSTE, GRASSET.

teurs des droits ou apporteurs de projets, les agents n'ont pas de statut professionnel défini par la loi. Depuis 2016, plusieurs agences se sont rassemblées autour d'un syndicat, l'Alliance des agents littéraires français, intégré au Syndicat français des agents artistiques et littéraires. Ils sont aujourd'hui 32 membres. « Nous avons reçu 14 nouvelles demandes d'adhésion ces trois dernières années », note Loïc Zion, le délégué général. En parallèle, une petite vingtaine d'agences spécialisées dans la bande dessinée et la jeunesse naviguent de manière informelle dans le milieu. Preuve de leur influence croissante, les auteurs n'hésitent plus à envoyer une copie de leurs textes à des agences. « Nous recevons 15 manuscrits en moyenne par semaine », déclare Camille Paulian, cofondatrice de Trames. Depuis sa création en 2018, cette agence a accueilli 25 auteurs. « Nous sommes sollicitées par plusieurs types d'écrivains, témoigne Sylvie Pereira, agente chez Trames. Il y a les primo-romanciers mais aussi des écrivains confirmés qui ont l'impression de voir leur carrière s'essouffler : ils pensent qu'un agent pourra les faire rebondir ». Pas une maison d'édition ? La concentration éditoriale et l'industrialisation du marché ont rendu le métier d'éditeur plus volatil. « Le turn-over des éditeurs perturbe la stabilité de la relation traditionnelle avec l'auteur », confirme Gisèle Sapiro, qui a publié en février avec Tristan Leperlier *Les agents de la globalisation éditoriale* dans la revue *Réseaux* de la Découverte. Directrice de recherche au

CNRS, elle explique comment la France suit les pas des pays anglo-saxons et hispanophones où la profession d'agent s'est généralisée dans les années 1970. « À partir des grands mouvements de concentration et de fusion-acquisition dans l'édition, beaucoup d'éditeurs et d'éditrices licenciés se reconvertissent dans le métier d'agent », souligne-t-elle. Aujourd'hui en France, « les écrivains se sentent pour beaucoup démunis face aux transformations dans l'édition, abonde Sylvie Pereira. Nous faisons, dans un premier temps, preuve de pédagogie auprès de nos auteurs et leur expliquons le fonctionnement de l'écosystème. » Ensuite, comme n'importe quel autre agent, elle négocie l'à-valoir, le pourcentage sur les ventes des livres papier et numérique, la durée des contrats ainsi que les multiples cessions de droits. Ce dernier point est le nerf de la guerre. Les écrivains sont aujourd'hui bien plus attentifs qu'ils ne l'étaient auparavant à l'exploitation de leurs droits dérivés, notamment en ce qui concerne les adaptations audiovisuelles. « Et ce depuis le premier roman ! », note l'agente Catherine Nabokov, dénicheuse de nouveaux talents.

ÉDITEUR AUTEUR, UNE PROXIMITÉ RETROUVÉE

Ex-directrice littéraire de Notabilia, Brigitte Bouchard a lancé en avril son agence littéraire. Au sein du « Monte-charge culturel », elle défend des écrivains qu'elle avait édité jusqu'ici telles Fatima Daas

ou Sophie Divry. « En tant qu'éditrice, je devais me préoccuper de tâches administratives et d'aspects contractuels qui venaient restreindre la portée de mon travail, indique cette Québécoise. Lorsqu'on essaie de rationaliser chaque étape de la fabrication d'un livre, on finit par déshumaniser le métier ». La relation avec ses auteurs, « cette deuxième famille », n'est devenue que plus forte car sécurisante pour les deux parties, assure-t-elle. « Aujourd'hui j'ai retrouvé ma liberté ». Dans un questionnaire réalisé pour cette enquête auprès des agents littéraires par Livres Hebdo, près de la moitié des répondants affirme que la partie la plus plaisante de leur métier reste cette relation de confiance et de proximité retrouvée avec un écrivain ainsi que la flexibilité inhérente à ce travail (voir ci-contre).

LES NOUVEAUX PARTENAIRES

Si certains éditeurs désirent aujourd'hui se mettre à leur compte, ceux qui restent salariés d'une maison d'édition craignent de moins en moins les agents. « Les éditeurs comprennent mieux aujourd'hui que nous sommes des partenaires, pas des fous furieux obsédés par les à-valoir et la négociation des paliers », explique Pierre Astier, un autre historique du métier qui fête cette année, avec son associée et compagne Laure Pécher, les 15 ans de leur agence littéraire. L'agente Magalie Delobelle confirme : « Nous avançons pas à pas et certains points de blocage sont en train de sauter ». Elle apporte comme preuve un premier contrat signé avec Isabelle Gallimard, patronne du Mercure de France. Dominées par des politiques de rendement et de rentabilité, « les grandes maisons tendent désormais à externaliser la découverte de nouveaux auteurs et le travail préliminaire sur les manuscrits en s'en remettant au professionnalisme des agents », analyse encore Gisèle Sapiro. Éditrice chez Grasset et auteure d'un premier mémoire sur les agents littéraires en France⁽¹⁾, Juliette Joste observe : « Les agents accélèrent de fait la concurrence entre les maisons d'édition. Je regarde plus vite les manuscrits qu'ils m'envoient pour éviter de laisser passer un bon projet ». La production éditoriale, de fait, va muter en fonction des goûts de ces nouveaux intermédiaires, avance le sociologue Bernard Lahire. « Les agents vont susciter des vocations et changer la nature de ce qui va être sélectionné. La production va dépendre de leurs propriétés sociales puisqu'ils recruteront des écrivains d'une manière différente ».

Pas besoin de se projeter pour constater déjà l'influence des agents dans la production actuelle. Du boom des ouvrages féministes signés des nombreuses autrices représentées par Julie Finidori, Sophie Chédru ou Ariane Geffard aux essais et documents tirés de podcasts et édités par l'agente Karine Lanini.

La constitution du syndicat en 2016 a contribué aussi à normaliser cette profession « face à l'hostilité de certaines institutions comme le Syndicat national de l'édition ou le Bureau international de l'édition française », explique Pierre Astier. Son agence a célébré voilà un

Mais qui sont (vraiment) ces agents ?

Livres Hebdo a réalisé une enquête auprès des agents littéraires français afin de mieux comprendre leurs domaines de compétence et motivations.

Ils sont 32 à avoir participé à ce questionnaire, réalisé entre le 26 août et le 10 septembre. Ils ont entre 26 et 63 ans et se définissent comme agents d'auteurs (47%) ou co-agents (25%). Les « autres » présentent un métier hybride et sont aussi bien agents qu'apporteurs de projets, scouts ou éditeurs indépendants. Plus de la moitié des personnes interrogées sont à la tête de leur propre société, 16% d'entre eux travaillent seuls et 72% habitent à Paris. Ils assurent que leur profession actuelle subvient à leurs besoins à condition de la combiner avec des traductions, du graphisme, du scouting, des relations presse ou librairie. À l'exception d'une enseignante en école primaire, les autres répondants ne se

sont pas reconvertis en agents, ils travaillaient déjà dans l'édition. Ils ont embrassé cette profession « pour rééquilibrer les relations auteur-éditeur », « retrouver une proximité avec l'auteur ou autrice » ou pour « collaborer, de n'importe où, avec des maisons d'édition étrangères ». Plusieurs dénoncent les logiques financières qui animent aujourd'hui l'édition où « l'on doit souvent faire passer la pilule aux auteurs et autrices de conditions financières et contractuelles déséquilibrées ». Les auteurs qu'ils représentent demandent, en priorité, une meilleure exploitation de leurs droits dérivés (37%), le suivi éditorial des textes (25,9%), un accompagnement juridique (14,8%) ou promotionnel (7,4%). Enfin, 87,5% des personnes interrogées assurent que 39% de leurs talents sont mieux renseignés sur les aspects juridiques de l'édition.

an son premier Goncourt, remporté par leur talent Hervé Le Tellier avec *L'anomalie* (Gallimard). « Et pour la première fois, nous avons intégré deux commissions du Centre national du livre : extraduction et roman », se félicite l'agent.

Preuve encore des barrières qui tombent : plusieurs agents pourraient assister prochainement à une réunion de la commission « littérature » du SNE, présidée par la patronne de l'Observatoire, Muriel Beyer. Au programme, récolter les avis des agents sur ces écrivains à succès comme Joël Dicker ou Riad Sattouf qui ont dernièrement décidé de créer leur maison d'édition au sein d'Editis. « D'une certaine manière, ils s'autoéditent, s'alarme Muriel Beyer. Discuter avec les agents nous permettra peut-être de mieux comprendre cette situation et qui sait ? De trouver une cause commune ? ». ■

(1) L'agent littéraire en France. Réalités et perspectives (MOTif, 2010).

PANORAMA LES SIX FAMILLES DU MÉTIER

Un agent littéraire peut représenter des auteurs mais aussi des éditeurs français, étrangers. Il peut gérer des droits audiovisuels, des traductions... Nous les avons donc classés par « famille » pour tenter de rendre compte du panorama français. C'est l'activité dominante de chaque agent qui détermine son appartenance à telle ou telle famille.



LES CINÉPHILES

Nombreux sont les écrivains qui font appel à un agent artistique pour qu'il s'occupe de leurs droits audiovisuels. Le plus connu dans ce milieu reste Laurent Grégoire, patron de l'agence Adéquat, qui a notamment suivi les premiers pas littéraires de son « talent », Isabelle Carré, chez Grasset. Cette agence représente un autre écrivain Grasset, Samuel Benchetrit. Outre François Samuelson et Susanna Lea, l'agente Lise Arfi travaille également avec des écrivains, notamment Négari Djavadi ou Marie-Aude Murail. Quand Camille Trumer détient dans son portefeuille la gestion des droits audiovisuels de Pierre Lemaitre et Yann Queffélec, entre autres.

LES PIONNIERS

Dans cette famille, deux tribus se font face. D'un côté, ceux que l'on appelle indifféremment co-agents, sub-agents ou sous-agents. Ils vendent les droits de traduction en français d'éditeurs et agences étrangères. Outre l'agence Hoffman, aujourd'hui disparue, Michelle Lapautre a lancé dans les années 1960 l'agence qui porte son nom. Ont suivi Mary Kling (La nouvelle agence), Eliane Benisti et Lora Fountain. De l'autre côté, les agents d'auteurs. Parmi les pionniers, nous retrouvons François Samuelson (Agence Intertalent), Susanna Lea dont l'agence a été créée en 2000 ou Pierre Astier et Laure Pécher qui fêtent cette année le 15^e anniversaire de leur agence.

Pierre Astier.



Anna Jarota, à l'initiative du carton de Valérie Trierweiler, *Merci pour ce moment* (Les Arènes).



LES « DEALERS » DE TRADUCTIONS

Co-agents pour la plupart, ces agents représentent aussi des auteurs. C'est le cas de #BAM qui réunit Marie Lannurien, Sophie Langlais et Julian Nossa. Mais aussi d'une pionnière et « dealeuse » de traductions, Anna Jarota, à l'initiative du carton de Valérie Trierweiler, *Merci pour ce moment* (Les Arènes). Magalie Delobelle (So far so good) s'est occupée de plusieurs éditeurs avant de représenter David Diop. Chez Trames, Violaine Faucon négocie des traductions pour des éditeurs comme La Peuplade ou L'Olivier pendant que ses collègues Camille Paulian, Sylvie Pereira et Kinga Wyrzykowska représentent des auteures comme Cécile Coulon ou Clémentine Beauvais. Même cas de figure pour l'agence #lavraivie, Marotte et Compagnie, Editio Dialog ou Hyphen.



OLIVIER DION

Karine Lanini, fondatrice de l'agence Kalligram.

LES BRANCHÉS DES RÉSEAUX ET NOUVELLES ÉCOUTES

Ces agents, plutôt agentes d'ailleurs, aiment collaborer avec des créateurs de podcasts en vue de monter des projets éditoriaux. Fondatrice de l'agence Kalligram, Karine Lanini est notamment éditrice auprès du média spécialisé dans le podcast, Binge audio. Elle a édité les livres de Victoire Tuaille (*Les couilles sur la table*) mais aussi des figures des réseaux sociaux, comme Judith Duportail ou Klaira fait Grr. De leur côté, Marianne Laborie et Léa Delord (L.Hardie) représentent la podcasteuse de @mcreantes, la youtubeuse @withoutpatriarchy ou la *mum* instagrammeuse aux 268 000 abonnés, Daniela Martins. L'agente Mélanie Jean chaperonne la créatrice du podcast Laisse-moi kiffer, Myriam Haegel quand Sophie Chédru protège Rokhaya Diallo (Kiffe ta race).



Olivier Rubinstein.

OLIVIER DION

CES ÉDITEURS QUI ONT PRIS LE LARGE

Ils étaient salariés de maisons d'édition et se sont mis à leur compte. Dans cette famille, nous retrouvons l'ancien directeur général de Denoël, Olivier Rubinstein, l'ex-directrice éditoriale de Fleuve et agente d'Agnès Ledig, Valérie Miguel-Kraak, mais aussi Catherine Nabokov, auparavant au Seuil et chez Stock, ou Olivia de Dieuleveult qui a lancé Dieuleveult agency après son expérience chez Flammarion. Parmi ses talents, les artistes Olivia Ruiz et Mathias Malzieu.

Julie Finidori défend Pauline Harmange.



OLIVIER DION

LES ENGAGÉS

Dans cette famille, les agents défendent des écrivains qui partagent leurs valeurs et vision de l'édition. Féministe, Julie Finidori défend des autrices comme Pauline Harmange tandis qu'Ariane Geffard tire vers le haut Mona Chollet, Titiou Lecoq et bientôt, Alice Coffin. D'autres agents se sont engagés dans la promotion du français dans des territoires en particulier. Comme Anastasia Lester qui représente des éditeurs français pour la Russie, la Biélorussie et l'Ukraine. Des co-agents veillent aussi à la diversité dans l'édition en défendant de nombreuses maisons d'édition indépendantes spécialisées dans la jeunesse ou la BD. On retrouve ainsi Stéphanie Vernet (The picture book agency), Hannele and Associates, Daniela Bonerba, Sylvain Coissard ou Sarah Lapalu d'Eddy agency.



FRANÇOIS SAMUELSON
AGENCE INTERTALENT

« DIS-MOI QUI TU REPRÉSENTES ET JE TE DIRAI QUI TU ES »

Vous êtes devenu en 1988 le premier agent littéraire français. Comment percevez-vous l'arrivée de ces nouveaux intermédiaires en France ?

Je ne connais pas les motivations des autres agents, et je ne suis pas une sorte d'expert de chaînes d'info en continu ! J'observe toutefois que derrière le vocable « agent » se cachent plusieurs sous-tribus. La plus vieille est américaine, elle réunit des représentants qui défendent les catalogues d'agences et d'éditeurs américains en France. Puis, des anciens éditeurs français, en rupture avec leur maison d'édition, sont devenus agents pour rester dans leur biotope, le milieu qu'ils connaissent. Dans cette salade niçoise, mon métier, c'est le fil à couper le beurre. Je représente des écrivains, des personnes physiques. Pour moi, la question n'est pas de savoir qui est agent mais qui on représente. Dis-moi qui tu représentes et je te dirai qui tu es.

Vous représentez des stars du cinéma comme de la littérature. De Juliette Binoche à Michel Houellebecq en passant par Emmanuel Carrère et Fred Vargas. Pourquoi jouer sur les deux tableaux ?

Après avoir créé dans les années quatre-vingt le Bureau du livre français à New York, je suis rentré en France avec un rêve : lancer une agence littéraire à l'image de celle de Georges Borchardt, un Français exilé aux États-Unis qui, dans un premier temps, a défendu les éditions de Minuit et du Seuil. À cette époque, en 1988, il n'y avait pas d'agents d'auteurs français en France et les éditeurs ne voulaient pas de moi. Je me suis dit « *courageux mais pas suicidaire, je vais faire le système de la torture romaine* » : comme les grandes agences littéraires américaines sont issues de grandes agences artistiques, à l'image de William Morris et d'ICM, j'ai proposé mes services à Artmedia, la plus grande agence artistique française de l'époque. J'ai alors développé le domaine littéraire et j'ai, de fait, appris un

autre métier, celui d'agent artistique. C'est donc grâce aux éditeurs, qui ne voulaient pas que j'existe, que j'ai découvert le cinéma et puis, par capillarité, en représentant des écrivains, je me suis aussi occupé de metteurs en scène, scénaristes et comédiens. J'ai ensuite cofondé en 1995, avec Laurent Grégoire, l'agence Intertalent.

Depuis, vous vous êtes taillé une réputation de négociateur féroce, détesté des éditeurs et adoré des écrivains - même si certains vous ont aussi tourné le dos comme Tahar Ben Jelloun.

Qu'attendent de vous les auteurs ?

Peut-être que j'amène aux écrivains quelque chose que personne d'autre n'est capable de leur amener : l'adaptation de leurs livres au cinéma. Dernier exemple en date, Karine Tuil avec son roman, *Les choses humaines*. Peu après qu'elle a été distinguée par les prix Interallié et Goncourt des lycéens 2019, le film a été signé avec le producteur d'Yvan Attal. J'ai conclu ce deal, facilité par ma connaissance du milieu. Depuis, le film a été présenté à la dernière Mostra de Venise.

« MON PARI EST CLAIR : JE DEMANDE À AVOIR UN PARTAGE PLUS FAVORABLE À L'AUTEUR. »

Le cinéma rémunère mieux que la littérature, ce n'est pas un secret.

La principale motivation de l'écrivain est-elle financière ?

Non, la première motivation de l'écrivain reste la création littéraire. En revanche, les mœurs ont évolué. Les écrivains dans les années trente, à de rares exceptions près comme Céline, étaient des enfants de la haute bourgeoisie. En plus d'écrire, ils menaient d'autres activités. Romain Gary était ambassadeur, Paul Claudel

aussi. Aujourd'hui, la montée des classes moyennes a vu arriver des personnes de milieux moins aisés, comme Philippe Djian ou Pierre Assouline, qui sont devenus de grands écrivains mais qui veulent aussi vivre de leur plume. Quand j'ai commencé à représenter Emmanuel Carrère, je me suis vite aperçu qu'il était aussi un très bon scénariste. Je lui ai fait rencontrer Fred Vargas et c'est lui qui a écrit les scénarios de la série sur Adamsberg avec Josée Dayan. C'est bien de cette manière que les écrivains peuvent aussi gagner leur vie.

La promesse d'une adaptation audiovisuelle vient souvent accompagnée d'un à-valoir important. Pourquoi tenez-vous autant à faire monter les à-valoir ?

Je n'organise pas d'enchères, celui qui vous dira ça est un menteur. Mais mon pari est clair : je demande à avoir un partage plus favorable à l'auteur. Je connais la valeur des écrivains que je représente, c'est ça le professionnalisme. Je demande un à-valoir plus important à l'éditeur et, en contrepartie, pour élargir l'assiette de l'amortissement, il garde la cession des droits étrangers.

Mais pensez-vous qu'un à-valoir plus important est l'assurance d'un succès en librairie ?

Non, cela n'assure pas le succès du livre mais donne plus de chances à l'auteur d'obtenir satisfaction car il devient un enjeu pour l'éditeur. L'auteur n'a pas toujours les mêmes intérêts que l'éditeur à l'instant T. Certains grands éditeurs ont cinq ou six auteurs de la rentrée littéraire susceptibles de prétendre au Goncourt. Pour l'éditeur, ce qui compte c'est d'obtenir le Goncourt, peu importe l'auteur qui l'obtienne ! C'est donc normal que l'auteur se protège.

Aujourd'hui votre catalogue compte plus d'écrivains que de comédiens. Pourquoi ?

Le catalogue se renouvelle naturellement. Il y a des étapes dans la vie... Avec le cinéma, j'ai réussi à très bien gagner la mienne. Mais mon goût premier a toujours été la littérature. Je me souviens bien de ma rencontre avec Michel Houellebecq en 1998. Quand j'ai lu *Extension du domaine de la lutte*, j'ai été très impressionné. J'ai demandé aux producteurs qui avaient adapté son film de me donner son numéro



car je voulais le rencontrer. J'ai déjeuné avec lui, il était tout jeune, je lui avais déclaré ma flamme. Puis il ne m'avait plus donné de nouvelles. Jusqu'au jour où j'ai trouvé un message sur mon bureau où il était écrit, phonétiquement, « WELBEC ». Ce message aurait pu finir à la poubelle ! Je l'ai rappelé et il m'a dit qu'il allait s'installer en Irlande, qu'il s'était souvenu de notre discussion et qu'il aurait besoin de quelqu'un qui puisse gérer ses affaires en France pendant son absence, voilà comment cela a débuté.

Quels sont vos critères pour accueillir de nouveaux talents ?

Je représente aujourd'hui de jeunes auteurs comme Marin Fouqué ou Sofia Aouine. J'ai été très impressionné par leur premier roman. En ce qui concerne Marin Fouqué, je l'ai appelé et cela a matché alors que ce n'était pas gagné ! Il a des positions politiques totalement opposées à d'autres personnes que je représente. Il m'a demandé comment je faisais pour représenter Roman Polanski et Virginie Despentes. Je lui ai répondu que je ne représentais pas des idées mais des personnes.

Vous êtes le vice-président du Syndicat des agents littéraires, vous acceptez de répondre au magazine professionnel du livre, vous participez à des tables rondes dans des festivals littéraires... Où est passé « tape dur », cet agent littéraire redouté par tous les éditeurs de la place de Paris ?

Avec le temps, les relations se sont beaucoup apaisées avec les éditeurs et c'est bien normal. Olivier Nora, Antoine Gallimard, Hugues Jallon, Manuel Carcassonne... Je les ai tous connus en culottes courtes ! Nous faisons partie de la même génération. À une époque, j'ai canalisé toutes les critiques des agents étrangers et j'ai surtout été la victime expiatoire des agents américains, comme Andrew Wylie qui ne s'était pas bien comporté. Mais je l'ai toujours dit : je considère que l'éditeur n'est pas mon adversaire mais mon partenaire.

OLIVIER DION
François Samuelson
représente aujourd'hui
de jeunes auteurs comme
Marin Fouqué ou Sofia Aouine.

BD, PRATIQUE... LES AGENCES SE DÉVELOPPENT

Certains se sentent encore « un peu seuls ». En bande dessinée, pratique, romance ou encore *young adult*, les agents se comptent sur les doigts d'une main. Dans le seul cas du 9^e art, « *des auteurs étrangers sont représentés par des agents français mais il n'y a pas tellement d'agents français pour des auteurs français, à part Christophe Ledannois, François Samuelson, Ariane Geffard...* », observe Sophie Chédru, éditrice indépendante et agente spécialisée en bande dessinée depuis un an. Si la majorité des professionnels interrogés peinent à trouver spontanément le nom de leurs confrères et consœurs, ils sont en revanche unanimes sur un point : aucun segment éditorial n'échappera à l'essor, lent mais certain, de la profession d'agent.

L'une des raisons ? « *Une ubérisation et une judiciarisation de la société*, note Christophe Ledannois, fondateur en 2008 de Quelle belle histoire. *Se faire représenter et défendre ses intérêts entre dans les mœurs* ». En particulier pour les auteurs rencontrant un certain succès en librairie. « *De nombreux auteurs confirmés réfléchissent à prendre un agent. Il y a dix ans, cela ne trottait dans la tête de personne* », observe-t-il. Ce phénomène s'applique aussi aux « *éditeurs indépendants qui pensent à devenir agent par besoin de développer leur activité autrement* », complète Sophie Chédru.

DEMANDE CROISSANTE

« *La profession d'agent se développe aussi parce qu'il existe une demande croissante de la part des auteurs* », assure Mélanie Jean, ancienne éditrice dans le pratique reconvertie en agente littéraire il y a un an. « *Certains auteurs ont l'impression de ne pas être suffisamment accompagnés dans leurs parcours d'écrivain. Un nombre croissant d'entre eux tente de se diversifier et d'être publié dans plusieurs maisons mais ne sait pas à qui dédier tel*

« *La profession d'agent se développe aussi parce qu'il existe une demande croissante de la part des auteurs* », assure Mélanie Jean, ancienne éditrice dans le pratique reconvertie en agente littéraire il y a un an.

AUCUN SEGMENT ÉDITORIAL N'ÉCHAPPERA À L'ESSOR, LENT MAIS CERTAIN, DE LA PROFESSION D'AGENT.

agent pour avoir une unicité dans leurs contrats », abonde Christophe Ledannois.

L'émergence de cet intermédiaire peut enfin répondre à un besoin des maisons. Collaborer avec « *un interlocuteur privilégié qui connaît la ligne éditoriale d'une maison, qui est susceptible de proposer une*

ou tel texte. L'agent facilite la gestion de la carrière », souligne Constance Joly-Girard, ancienne éditrice se définissant depuis 2012 comme coach littéraire et agent artistique. « *Les auteurs de bande dessinée travaillent souvent avec plusieurs maisons, c'est probablement plus simple pour eux d'avoir recours à un*

sélection de projets pertinents » représente un avantage indéniable, selon Mélanie Jean. Face à l'engouement pour l'écologie ou le féminisme, « *les éditeurs et éditrices cherchent des sujets plus pointus maintenant que les bases ont été posées*, constatent Marianne Laborie et Léa Delord, fondatrices de L. Hardie, en 2019. *L'agent peut faciliter le travail de l'éditeur en allant chercher de nouvelles voix* ». Cette analyse s'applique aussi à la romance. Lisa Tanghe a lancé fin 2018 son agence Lisa Dansleslivres. Profitant du « *boom de la romance* », son entreprise « *a cartonné* » dès ses débuts, signe d'un besoin de la part de la chaîne du livre. « *Cen'est pas pour tout de suite mais le métier d'agent va se développer petit à petit* », prédit Lisa Tanghe. « *Nous ne sommes pas sur un secteur hyper saturé et nous avons encore du travail à faire avant de devenir un maillon systématique de la chaîne* », nuance toutefois Marianne Laborie et Léa Delord.



© CYRIL MARCILLHACY

AUTEUR-ÉDITEUR-AGENT : CE DÉLICAT MÉNAGE À TROIS

Pour parler de son agent et de son éditeur, une autrice, qui a récemment choisi de se faire représenter, convoque la métaphore amoureuse : « *On passe d'un duo à un trio. C'est comme quand un couple accueille son premier enfant : il faut que chacun retrouve sa place.* » Cette romancière raconte d'ailleurs comment elle a été blacklistée par l'un de ses éditeurs après avoir pris un agent, jusqu'à annuler le troisième tome d'une série en cours, après quinze mois passés « à poireauter ». À en croire les différents professionnels contactés pour cette enquête, ce type de réaction est aujourd'hui rarissime, et l'image de l'agent menaçant, prêt à fondre sur

« CERTAINS AGENTS SONT TRÈS AGRESSIFS, ET CERTAINS ÉDITEURS MAUDISSENT LES AGENTS. »

L'AGENT BERLINOIS MICHAEL GAEB

les auteurs les plus bankables pour faire exploser les à-va-loir, a fait long feu. « *Nos relations sont très bonnes avec les éditeurs. Si tous les acteurs sont adultes, cela donne un rapport de travail fructueux, car on décrypte le monde de l'édition pour l'auteur et on désamorce certaines incompréhensions* », soulignent Claire Nozières et Roxane Edouard, de l'agence londonienne Curtis Brown. Geoffrey Le Guilcher, cofondateur des éditions Goutte d'Or et représenté en tant qu'auteur par Marie Lanurien au sein de BAM, reconnaît même un « *manque criant d'agents en France* », dont il aimerait recevoir davantage de romans. Pourtant, invités à s'asseoir à la même table pour présenter plus en détail cette relation tripartite, les inter-



Roxane Edouard, de l'agence Curtis Brown.



Marie Pavlenko : « *Quand on pense, avec Roxane Edouard, que le texte est prêt, je l'envoie à mon éditrice chez Flammarion et un nouveau travail en binôme commence.* »

locuteurs sollicités, en particuliers les éditeurs, déclinent poliment.

« JE VOUS ENVOIE L'AVOCAT »

Del'avis général, l'agent est aujourd'hui accueilli à bras ouverts dans la chaîne du livre en tant qu'apporteur de (bons) projets. Mais lorsqu'il s'agit de s'insérer dans un binôme auteur-éditeur déjà formé, le sentiment de trahison n'est pas loin. « *Il peut y avoir un petit côté "je vous envoie l'avocat" "note une directrice de droits. L'agent Berinois Michael Gaeb, passé par Grasset, se fait plus cash. « Certains agents sont très agressifs, et n'ont pas de considération pour l'éditeur, et certains éditeurs maudissent les agents.* » En coulisses, on pointe aussi le manque de professionnalisme d'une partie de ces nouveaux arrivants. Mais pas question de râler ouvertement : il ne faudrait pas se griller pour de futures collaborations... Et il reste la question des droits audiovisuels et cessions poche, parfois déterminants dans le modèle économique d'une maison. Le même Geoffrey Le Guilcher refusera ainsi de signer, chez Goutte d'or,

un auteur qui ne lui cède pas ses droits dérivés. Alors, comment gérer, au sein du trio, la méfiance de l'un, les revendications de l'autre, le travail sur le texte avec différents relecteurs ? Magalie Delobelle, qui a fondé So Far So Good en 2014, a appris à « *ne pas s'imposer dans la relation auteur-éditeur, à s'éloigner quand il le faut* », notamment pendant la promotion du livre en France. Lorsque l'autrice Marie Pavlenko rédige un manuscrit, elle veille à séparer les phases de travail. « *Quand on pense, avec Roxane Edouard, que le texte est prêt, je l'envoie à mon éditrice chez Flammarion et un nouveau travail en binôme commence* », décrit-elle. Outre la question de la confiance, les crispations surviennent parfois quand la discussion arrive sur le terrain de l'argent. Mais « *on peut être ferme dans les négociations sans systématiquement déclencher des batailles* », assure Laurence Laluyaux, de l'agence britannique RCW. Cette normalisation des relations devrait conduire les éditeurs à une plus grande proximité avec les agents. Ils n'ont déjà plus vraiment le choix.

YANN QUEFFÉLEC « ÉVALUER L'AUTEUR À SA JUSTE VALEUR »

« J'ai connu l'époque où il aurait été scandaleux pour un écrivain de s'accompagner d'un agent auprès de son éditeur, car celui-ci jouait tous les rôles en même temps, y compris celui d'agent, de papa-maman, et ça se passait généralement très bien. Un certain nombre de crises économiques sont intervenues et l'agent en a profité pour avoir du sens dans cette relation. Il a révélé à l'écrivain qu'il y avait un monde de chiffres chez l'éditeur, et que ce monde n'était pas forcément celui qu'il pensait connaître, qu'il était plus complexe. Or cette complexité, l'agent la maîtrise pour lui, ce qui est extrêmement rassurant pour l'écrivain : ça lui allège son humeur et ça lui permet de redoubler d'assiduité envers sa page blanche. En quelque sorte,

l'agent est là pour évaluer son auteur à sa juste valeur et en discuter avec l'éditeur, ce qui permet aussi de retrouver une relation auteur-éditeur pure, débarrassée de toutes ces notions-là. Je m'entends d'ailleurs très bien avec mes éditeurs chez Calmann-Lévy, et je n'entends jamais parler de tout ça parce que Camille Trumer s'en occupe avec délicatesse et brio. Il est mon premier agent depuis cinq ans maintenant, et je ne peux plus me passer de lui, c'est mon ombre ! Il gère absolument tout le chiffre de mon travail, me conseille pour chaque contrat ou proposition que je reçois, et il est formidable sur le cinéma puisqu'il était numéro 2 chez MK2. Je souhaite à d'autres auteurs d'avoir cette même relation de totale confiance avec leur agent. »



© BRUNO LEVY

TÉMOIGNAGES POURQUOI LES AUTEURS FONT APPEL AUX AGENTS

AURÉLIE VALOGNES « J'AI ENVIE D'AVOIR QUELQU'UN À MES CÔTÉS »

« J'en suis à mon huitième livre, je n'ai pas encore d'agent, et je suis très heureuse ! Mais plus les choses prennent de l'ampleur, plus j'ai envie de me simplifier la vie. Entre l'étranger, les adaptations BD, les projets audiovisuels, je veux être sur tous les projets, me sentir maîtresse de tout ce qui va porter mon nom, et ça commence à faire beaucoup pour une seule personne. J'ai vraiment envie de pouvoir m'enlever certaines choses de la tête : quand je lis des contrats pour une adaptation, je me rends bien compte que je ne suis pas juriste, que je suis capable de passer à côté des petites lignes... Des agents m'ont démarchée et certains noms très connus à l'étranger peuvent m'attirer, mais jusqu'à présent je n'ai pas trouvé la perle rare. Ma recherche était sur la table depuis plus d'un an, en toute transparence vis-à-vis de mon editrice chez Fayard, quand nous sommes entrés en période Covid. Je l'ai alors mise de côté car je tiens à la rencontre physique pour trouver la bonne personne. Je ne veux pas quelqu'un qui prenne tout en charge ou un agent qui vienne juste pour prendre un pourcentage sur un gros coup. Je veux un partenaire avec lequel on s'assure de défendre mes romans le mieux possible à l'étranger et dans le monde audiovisuel, un partenaire qui est capable de m'accompagner sur la durée sachant que mon écriture va évoluer et que j'aimerais avoir quelqu'un à mes côtés. »



© THOMAS LAISNE/GETTY IMAGES FRANCE



© MARIE TAILLEFER



SALOMÉ KINER « UNE AIDE PRÉCIEUSE »

« J'ai hésité à prendre un agent mais je me suis vite dit que ce n'était pas indispensable pour un premier roman, d'autant plus que j'ai trouvé un éditeur assez rapidement. Une fois mon manuscrit fini, je l'ai fait lire à deux amies autrices, car je n'étais pas du tout sûre que mon texte soit publiable. Elles m'ont rassurée et m'ont conseillée de l'envoyer à mes cinq éditeurs préférés, puis aux cinq suivants en cas de refus. J'avais une bonne idée du panorama éditorial et de ce qui me paraissait convenir à mon livre, mais je suis passée par les voies traditionnelles. J'ai reçu plusieurs réponses positives, j'étais extrêmement surprise ! J'ai finalement choisi Christian Bourgois Éditeur parce que le catalogue de cette maison a eu beaucoup d'importance dans ma formation littéraire, et parce que l'équipe me plaisait. J'ai tout de même fait appel à Karine Lanini, de l'agence Kalligram, pour lire mon contrat car je n'étais pas sûre de pouvoir gérer ça toute seule. Au départ, nous avons discuté de manière informelle puis, comme je voyais qu'elle m'était d'une aide précieuse et que je lui prenais beaucoup de temps, nous nous sommes mises d'accord pour qu'il s'agisse d'une mission rémunérée. J'ai également décidé de collaborer avec elle pour les droits audiovisuels. »



OLIVIER DION

HERVÉ LE TELLIER « JE NE PEUX PLUS ME PASSER DE MON AGENT »

« Cela fera bientôt treize ans que Pierre Astier est mon agent. J'ai fait appel à lui à la sortie de mon livre *Je m'attache très facilement* (Mille et une nuits) chez Other Press, aux États-Unis et en numérique. Hachette m'avait proposé un avenant au contrat pour ces droits numériques : 90 % du prix net du livre dématérialisé pour eux, 10 % pour moi. L'éditeur se voulait rassurant sur ce marché « embryonnaire » mais j'ai trouvé cela scandaleux sur le fond. Avec d'autres écrivains, dont Gilles

Rozier et Cécile Guilbert, nous avons publié une tribune dans *Le Monde* intitulée « Un spectre hante l'édition » sur les droits numériques. La situation s'est ensuite calmée, j'ai négocié mes droits mais j'ai surtout gardé mon agent. Je ne peux plus me passer de lui. Il est franc et honnête, et me permet de mieux vivre aussi : en négociant mieux que je ne saurais le faire avec l'éditeur, l'agent parvient à augmenter, en moyenne, de 20 % mes revenus, et de garder certains droits, comme l'audiovisuel. Pour *L'Anomalie* (prix Goncourt 2020), Pierre Astier a facilité les premières cessions de droits en Allemagne et en Italie au printemps 2020, et c'est lui qui a négocié les options d'adaptation six mois avant la sortie du livre. J'étais son enjeu de la rentrée, bien avant que le livre n'arrive en librairie. »

BEASTLY L'AGENCE DERRIÈRE LE BEST-SELLER DE LÉNA SITUATIONS

En 2020, l'influenceuse Léna Mahfouf créait la surprise dans le monde de l'édition avec son best-seller *Toujours plus*, paru chez Robert Laffont. Dans les coulisses de ce succès, la discrète agence parisienne Beastly et son directeur stratégie, Evan Nataf, qui a permis la rencontre puis la collaboration fructueuse entre l'éditeur et la star des réseaux sociaux. Forte de cette réussite, l'agence accompagne cet automne deux autres ouvrages, dont celui de la blogueuse Camille Callen, alias Noholita. Chez Robert Laffont, on sait d'expérience que la rencontre de l'édition avec la sphère des influenceurs ne se fait pas sans interprètes. Lorsqu'en 2017 la maison du groupe Editis publie *No fil-*

ter, de l'ex-star de télé-réalité Caroline Receveur, « le projet est introduit par une apporteuse et toutes les discussions sont faites avec son agente, Jennifer Paciello », confie l'éditrice Aurélie Ouazan. Avec près de 40 000 exemplaires vendus, le succès est déjà au rendez-vous, mais c'est trois ans plus tard que le miracle se produit.

Paru en septembre 2020, le livre de développement personnel *Toujours plus : + = +*, de la youtubeuse Léna Situations, bouscule les meilleures ventes, avec 340 000 exemplaires écoulés, confirmant l'entrée fracassante des influenceurs en librairie. Une petite révolution dans le monde du livre qui doit beaucoup à Beastly, agence

« J'AI RENCONTRÉ LÉNA EN
SEPTEMBRE 2019 ET JE SUIS
TOMBÉE SOUS LE CHARME
DE CETTE FILLE QUE
JE NE CONNAISSAIS PAS. »

AURÉLIE OUAZAN,
ÉDITRICE DE
LÉNA MAHFOUF
CHEZ ROBERT LAFFONT.



Aurélie Ouazan.

DR



Evan Nataf.

parisienne de conseil stratégique en influence, et plus précisément à Evan Nataf, son cofondateur.

UN AGENT DANS L'OMBRE

« Les éditions Robert Laffont voulaient toucher un public plus jeune », raconte Evan Nataf, qui s'adresse en 2019 à la présidente de la maison, Cécile Boyer-Runge. Tous deux se connaissent déjà, Beastly, créée en 2017, ayant accompagné le lancement de plusieurs livres dans le cadre de campagnes d'influence, par exemple pour Marc Levy. « Nous les avons convaincus de faire confiance à Léna pour qu'elle décline son univers dans un livre, mais surtout, nous

avons convaincu Léna d'ajouter une corde à son arc et de tester ce nouveau format », poursuit-il.

À l'époque, Léna Mahfouf, tout juste entrée dans la vingtaine, affiche 250 000 abonnés au compte. « C'était un pari risqué autant pour Robert Laffont que pour Léna qui ne pensait pas pouvoir écrire un livre et craignait que cela fasse un flop », retrace Evan Nataf qui se présente comme « ce qui se rapproche le plus d'un agent » pour la jeune femme. Depuis *Toujours plus*, il l'accompagne en effet sur tous ses projets, en dehors des placements de produits pour cause de conflits d'intérêts potentiels avec les marques clientes de l'agence. « Tout ce qu'on fait ensemble, c'est parti de là ! Léna n'a pas d'agent, elle n'en a jamais voulu, mais aujourd'hui elle en a un dans l'ombre, et c'est grâce à ce livre », se réjouit-il.

LE MAILLON FORT DE LA RELATION ÉDITEUR- INFLUENCEUR

Dans le contrat tripartite qui le lie à Robert Laffont et à l'influenceuse, Evan Nataf est le « garant de la bonne délivrabilité du produit », explique-t-il. Une mission qui le place aux premières loges de chacune des étapes de la vie du livre : négociation commerciale et juridique avec l'éditeur, organisation du planning, suivi de l'écriture, shooting photo, promotion et plan média avec les équipes de Robert Laffont... « Beastly nous a accompagnés du début à la fin en vrai partenaire, ce qui n'est pas forcément le cas de certains agents qu'on ne voit plus une fois que le contrat est signé, confirme Aurélie Ouazan. Cela m'a vraiment facilité la vie face à une influenceuse comme Léna qui est overbookée. » Un tourbillon dans lequel l'agent parvient à dégager quelques heures ou demi-journées pour que la jeune femme planche avec l'éditrice sur les thématiques, l'écriture de chaque partie, ou encore les tests inclus dans l'ouvrage. Soit un an de travail entre la signature et la parution. « Sans moi, Léna n'aurait jamais eu l'idée d'écrire un livre, Robert Laffont n'aurait jamais entendu parler de Léna Situations, et surtout Léna n'aurait pas réussi à livrer ce produit car elle est sollicitée de toutes parts », estime Evan Nataf. « Mais si

Aurélie n'avait pas cette sensibilité et cette bienveillance, les influenceuses n'y seraient pas allées », complète l'agent qui poursuit sa collaboration avec l'éditrice, cette fois-ci pour *En Harmonie*, le premier livre de Camille Callen. Suivie par plus d'un million de personnes sur Instagram où elle partage sa passion pour la mode et les voyages, la créatrice du blog Noholita avait déjà été approchée par plusieurs éditeurs, tout comme Léna Mahfouf. Tiré à 50 000 exemplaires, ce récit autobiographique paraîtra le 14 octobre, avec un petit coup de pouce supplémentaire, la maison ayant confié les relations presse à l'agence LP conseils qui travaille auprès de plusieurs influenceurs ayant pris la plume tels que Morgane Ortin (*Amours solitaires*, Albin Michel), Camille (*Je m'en bats le clito*, Kiwi), ou encore Bebe Melkor-Kadior (ex-Bertoulle Bearebec, *Balance ton corps*, La Musardine).

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

« C'est passionnant de travailler avec cette nouvelle génération, les influenceuses prennent des décisions très rapidement, il faut être au diapason et ne pas s'étonner de recevoir un SMS le samedi à 22 heures ! », observe le directeur de l'agence Laurent Payet. « La grande différence entre auteurs classiques et influenceurs, c'est la notion du temps. Quand on raisonne sur des temporalités de deux à trois mois, ils sont sur deux à trois semaines », abonde Aurélie Ouazan. « Beastly fait le lien, trouve des solutions, et nous explique si besoin pourquoi nos idées classiques ne fonctionnent pas avec cet univers qui est nouveau en librairie », conclut l'éditrice. Un travail qui est rémunéré via un pourcentage sur les ventes qui serait compris entre 1 et 5 %.

« Aucun influenceur n'écrit un livre pour l'argent », assure l'agent qui mentionne le « très faible à-valoir » perçu au départ par Léna. « Mais d'un point de vue stratégique, le livre peut servir de tremplin pour une carrière. Ce n'est pas grâce à *Toujours plus* qu'elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui, mais ça a bien participé », considère le cofondateur de Beastly qui accompagne la parution chez Dupuis, en novembre, de *Papa situations*, une bande dessinée signée par le père de sa protégée.

« NOUS AVONS CONVAINCU
ROBERT LAFFONT
DE FAIRE CONFIANCE
À LÉNA POUR QU'ELLE
DÉCLINE SON UNIVERS
DANS UN LIVRE, MAIS
SURTOUT, NOUS AVONS
CONVAINCU LÉNA
D'AJOUTER UNE CORDE
À SON ARC. »

EVAN NATAF, COFONDATEUR
DE L'AGENCE BEASTLY.

© SASHA MONGIN

AUTEURS FRANÇAIS AGENTS ÉTRANGERS

À l'automne 2006, Jonathan Littell marquait à double titre l'histoire du Goncourt. Parce qu'il était le premier Américain à remporter la prestigieuse récompense – il a obtenu la nationalité française quelques mois plus tard –, et parce que *Les Bienveillantes* étaient arrivées sur le bureau d'Antoine Gallimard par l'intermédiaire de son agent, le Britannique Andrew Nurnberg. Ce dernier n'a pas tardé à recruter Éric Reinhardt, Frédéric Beigbeder ou Assia Djebar, pendant que l'Américain Andrew Wylie mettait la main sur Christine Angot et Philippe Djian à la même période, profitant du faible contingent d'agents

français. Quinze ans après ces exemples flamboyants mais marginaux, les agents étrangers ont-ils intensifié la chasse en terres hexagonales ? « Nous avons toujours été ouverts aux auteurs francophones, rappelle la Catalane Anna Soler-Pont, fondatrice en 1992 de l'agence internationale Pontas, qui a découvert le journaliste et auteur de polars nordiques Olivier Truc, et l'a apporté aux éditions Métailié. Mais ce sont surtout les auteurs qui viennent vers nous, pour que l'on gère leur carrière à l'international, à 360°, pas seulement en France », raconte-t-elle dans un français impeccable. Avec son associé Marc de Gouvenain, qui a longtemps été éditeur chez Actes Sud, elle représente aussi Luce Michel, Christophe Carlier ou le romancier congolais Fiston Mwanza Mujila, et applaudit le bourgeolement des agences parisiennes, « des managers pour les auteurs, capables de les défendre, de les protéger, de rôler quand il faut ». La pionnière Susanna Lea, qui a créé son agence en 2000 et compte des bureaux à Paris, à New York et à Londres, revendique elle aussi cette « dimension internationale, et audiovisuelle ». Susanna Lea Associates

« LES AUTEURS VIENNENT VERS NOUS POUR QUE L'ON GÈRE LEUR CARRIÈRE À L'INTERNATIONAL, À 360°. »

ANNA SOLER-PONT, FONDATRICE DE L'AGENCE PONTAS.

représente entre autres Marc Levy, Adélaïde de Clermont-Tonnerre, Violaine Huisman ou Gaëlle Nohant, et l'agente n'hésite pas à démarcher des auteurs avec des idées d'ouvrages, comme elle vient de le faire avec la biochimiste française Jessie Inchauspé, qui travaille sur l'impact du glucose sur notre quotidien. « Le livre paraîtra en 2022 chez Robert Laffont, chez Simon & Schuster aux États-Unis, et dans 14 autres langues, et un projet de série est en cours », souligne-t-elle.

PROFILS COSMOPOLITES

La maîtrise de la langue et la connaissance fine de notre marché sont loin d'être anecdotiques, pour l'agent allemand Michael Gaeb, qui constate que

« peu d'agences allemandes s'intéressent aux auteurs francophones ». De fait, si les écrivains français sont de plus en plus nombreux à signer avec des agences étrangères, on trouve souvent derrière ces contrats des professionnels français implantés dans de grosses agences anglo-saxonnes, ou passés par Saint-Germain-des-Prés. La Française Laurence Laluyaux, agente et directrice des droits étrangers chez Rogers, Coleridge & White (RCW), installée depuis vingt ans à Londres, compte dans sa liste des auteurs prestigieux tels que la Polonaise Olga Tokarczuk ou László Krasznahorkai. Et de plus en plus d'auteurs français, dont Jean-Baptiste Del Amo, qu'elle avait rencontré lors de la présentation de *Règne animal* (Gallimard, 2016) au Royaume-Uni, et qui vient de remporter le prix du Roman Fnac pour *Le fils de l'homme*. Elle remarque aussi un profil déjà cosmopolite de ses auteurs français, à l'image de Pierre Ducrozet, tout juste signé et qui vit à Barcelone, ou Jakuta Alikavazovic, d'origine bosnienne et monténégrine, à qui elle a apporté une « présence plus active, avec des festivals et de la presse étrangère ». « Quand Édouard Louis a pris Andrew Wylie comme agent, cela a choqué pas mal de monde, mais il a un profil très international », observe-t-elle.

C'est aussi l'ouverture vers l'étranger que recherchait la romancière Marie Pavlenko, quand elle s'est mise en quête d'un agent. « Je n'étais pas traduite, d'autres auteurs que je jugeais à peu près à mon niveau l'étaient, et cela m'interrogeait », raconte celle qui a mis son destin entre les mains de Roxane Edouard, de l'agence londonienne Curtis Brown. Résultat : depuis 2018, ses œuvres ont été cédées dans une dizaine de langues grâce à son agente, dont elle apprécie le « regard global », d'autant que l'écrivaine navigue entre segments adulte et young adult chez Flammarion. La romancière jeunesse Laura Nsafou, l'auteur et éditeur Martin Page, la podcasteuse Axelle Jah Njiké... Roxane Edouard et sa collègue Claire Nozières, l'autre Française de Curtis Brown, représentent à elles deux une trentaine d'auteurs tricolores, et se félicitent d'un changement de mentalités : « À plusieurs reprises, ce sont des éditeurs français qui nous ont recommandés. »



© ENNATU DOMINGO

QUEL AVENIR POUR LES DIRECTEURS DE DROITS ?

Antoine Gallimard le reconnaît sans détour : « *Les agents sont les concurrents de nos services de cessions de droits* ». Le P-DG du groupe Madrigall en sait quelque chose : l'agent américain Andrew Wylie a récupéré une partie de la succession d'Albert Camus il y a quelques années. À l'heure où la profession d'agent se démocratise, la question du devenir des directeurs des droits se pose légitimement, sans pour autant effrayer démesurément les principaux intéressés. « *Bien sûr qu'il y a une petite inquiétude, comme devant chaque nouveauté. Mais je vois dans cette multiplication des acteurs indépendants le même processus d'externalisation en cours que dans le reste du monde du travail* », observe Maÿlis Vauterin, directrice des droits étrangers, audiovisuels et annexes de Stock. L'intérêt des auteurs pour les traductions et adaptations s'est accru, en même temps que la pression financière sur les services. « *Les services de cessions de droit, c'est une spécificité française. Ils ont grossi pendant des années, pour augmenter le chiffre d'affaires des maisons, et on se tourne aujourd'hui vers la logique inverse : pour faire baisser les coûts, on externalise l'activité* », abonde Julie Finidori. Au printemps 2020, elle a quitté le service des cessions étrangères d'Albin Michel pour lancer son agence, comme l'avait fait longtemps avant elle Susanna Lea avec Robert Laffont, ou plus récemment Violaine Faucon (de l'Olivier à Trames) ou Sophie Langlais (des Arènes à BAM). Pour autant, « *je ne vois pas les services des grandes maisons comme Gallimard ou Albin Michel disparaître* », ajoute Julie Finidori, qui a toujours collaboré sans problème avec des agents quand elle était rue Huyghens, et penche pour une cohabitation entre gros services et



Maÿlis Vauterin, Stock.

OLIVIER DIGN

acteurs indépendants, pour les plus petites structures. « *Il y a des gens très bons dans les droits en France avec une expertise incroyable* », ajoute Maÿlis Vauterin, qui préfère voir la concurrence des agents comme « *un aiguillon d'excellence* ». Le démantèlement des services de droits n'est pas à l'ordre du jour. Mais l'évolution, elle, est déjà en cours. Ainsi, Gallimard propose désormais à des petites maisons, hors du groupe Madrigall, de bénéficier des services de ses chargés de droits. « *Un peu comme des agents* », note son patron.

**« BIEN SÛR QU'IL Y A UNE
PETITE INQUIÉTUDE,
COMME DEVANT CHAQUE
NOUVEAUTÉ. »**

MAÿLIS VAUTERIN, DIRECTRICE
DES DROITS ÉTRANGERS,
AUDIOVISUELS ET ANNEXES
DE STOCK.



ANDREW WYLIE
AGENCE WYLIE

« IL FAUT TOUJOURS TROUVER LA MANIÈRE LA PLUS EFFICACE D'INTÉGRER CHAQUE MARCHÉ »

Les agents littéraires s'implantent en France, est-ce pour vous la fin d'une exception française ?

C'est un progrès. Les écrivains français comprennent enfin que la relation exclusive avec leur éditeur ne peut plus fonctionner sur le long terme. On est loin de l'époque où Gallimard payait les loyers de Sartre et Camus ! Une agence comme la nôtre est là pour faire gagner plus d'argent à l'écrivain. Regardez l'exemple de Philip Roth. Avant que je ne le représente, il avait cédé ses droits mondiaux à sa maison d'édition américaine, Farrar, Straus and Giroux. Son éditeur, Roger Farrar, avait vendu les droits de ses livres à ses amis éditeurs étrangers dans des

conditions, disons-le, amicales...

Du moment où j'ai commencé à le représenter, Philip Roth a vu ses revenus augmenter de 300 %. J'ai tout simplement travaillé son œuvre d'un point de vue commercial. Ma commission est de 20 %.

Des agences anglo-saxonnes s'intéressent de plus en plus aux écrivains français. De Nurnberg à Curtis Brown, en passant par RCW. Aujourd'hui vous représentez plusieurs auteurs français dont Edouard Louis. Pourquoi cet intérêt soudain ?

Représenter un écrivain d'un pays étranger nous permet de mieux connaître et

comprendre les spécificités d'un marché. Ce fut le cas pour nous lorsque nous avons commencé à gérer la succession d'Italo Calvino, en Italie. Cela nous a permis de comprendre le marché italien et surtout de voir ce qui était possible de faire là-bas avec les écrivains locaux. Même cas de figure en Allemagne avec W.G. Sebald ou dans le marché hispanophone avec Borges. En France, nous nous occupons depuis quelques années des droits étrangers de la succession de Camus. À l'époque, j'avais contacté la fille d'Albert Camus, Catherine, et nous avons sérieusement discuté sur les bénéfices que la famille pouvait tirer de l'œuvre de son père sur le long terme. Nous avons donc conclu ce deal en accord avec Gallimard.

Mais c'est donc le bon moment pour intégrer le marché français ?

Je remarque un changement d'époque. Nous habitons dans une planète ultra-connectée où les moyens de communication ne font que se développer. Aujourd'hui, un écrivain veut d'abord exister dans son pays, puis dans un second temps, être traduit en langue anglaise. Il croit aussi qu'un agent américain fera mieux le job qu'un responsable de droits étrangers d'une maison d'édition. Cela peut-être vrai... ou pas. Nous avons essayé de représenter Philippe Djian et Christine Angot il y a quelques années mais leur littérature était très difficile à exporter. Financièrement, Christine Angot a bien compris que c'était plus intéressant pour elle de laisser Flammarion gérer ses droits étrangers, son marché étant presque exclusivement français. Il faut toujours chercher la manière la plus efficace d'intégrer un marché. Et Édouard Louis nous a beaucoup appris sur le marché français. Aujourd'hui ses livres sont traduits en trente langues et le choix de chaque maison d'édition étrangère lui revient. Et nous procédons de la même manière avec nos autres clients Yasmina Reza, Jean Hatzfeld, Geoffrey de Lagasnerie, Camille Bordas, Marion Messina... Sans oublier Milan Kundera, Adonis et Ismail Kadare qui écrivent en français. Ce qui est vrai, en revanche, c'est que nous réalisons des investissements gigantesques pour réussir à exporter nos clients. J'ai dû faire au moins 14 allers-retours à Paris en un an lorsque j'ai décidé, il y a quelques années, de m'intéresser au marché français.